



**University of
Zurich**^{UZH}

**Zurich Open Repository and
Archive**

University of Zurich
University Library
Strickhofstrasse 39
CH-8057 Zurich
www.zora.uzh.ch

Year: 2015

Recension de: Melanchthons Briefwechsel, Série : Texte, t. 15 : Nr. 4110-4529a (1546), éd. par Matthias DALL'ASTA, Heidi HEIN, et Christine MUNDHENK, Stuttgart-Bad Cannstadt, Frommann-Holzboog, 2014 (= Melanchthons Briefwechsel. Kritische und kommentierte Gesamtausgabe, éd. par Christine Mundhenk)

Bodenmann, Reinhard

Posted at the Zurich Open Repository and Archive, University of Zurich

ZORA URL: <https://doi.org/10.5167/uzh-116093>

Journal Article

Published Version

Originally published at:

Bodenmann, Reinhard (2015). Recension de: Melanchthons Briefwechsel, Série : Texte, t. 15 : Nr. 4110-4529a (1546), éd. par Matthias DALL'ASTA, Heidi HEIN, et Christine MUNDHENK, Stuttgart-Bad Cannstadt, Frommann-Holzboog, 2014 (= Melanchthons Briefwechsel. Kritische und kommentierte Gesamtausgabe, éd. par Christine Mundhenk). *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance*, 77(3):808-814.

BIBLIOTHÈQUE D' HUMANISME ET RENAISSANCE

TRAVAUX ET DOCUMENTS

TOME LXXVII



LIBRAIRIE DROZ S.A.

GENÈVE

2015

© Copyright 2015 by Librairie Droz S.A., 11, rue Massot, Genève.

Ce fichier électronique est un tiré à part. Il ne peut en aucun cas être modifié.

L'(Les) auteur(s) de ce document a/ont l'autorisation d'en diffuser vingt-cinq exemplaires dans le cadre d'une utilisation personnelle ou à destination exclusive des membres (étudiants et chercheurs) de leur institution.

Il n'est pas permis de mettre ce PDF à disposition sur Internet, de le vendre ou de le diffuser sans autorisation écrite de l'éditeur.

Merci de contacter droz@droz.org <http://www.droz.org>

Autorisation obtenue le 29 janvier 2019

hypothèse. Vaticanus est évidemment l'une des sept collines de Rome, sans que j'y voie une antonomase pour l'Eglise catholique romaine, plutôt une évocation du dieu qui présidait au début du langage des enfants selon Varron cité par Aulu Gelle (*Nuits attiques* 16, xvii²). Le goût pour l'Antiquité du pédagogue se voyait à nouveau mis en avant avec ce pseudonyme évident pour lui, non transparent pour les autres. Castellion a choisi 154 citations de Calvin que Vaticanus commente et critique. 153 viennent de la *Defensio orthodoxæ fidei* de 1554, une dernière de la première édition de l'*Institution de la religion chrétienne*, ce que Plath a établi (p. 32s et p. 57, extrait 7, avec la note 24, p. 352s), mais Castellion a également acheté l'édition de 1553 du *magnum opus* de Calvin, et il l'utilise (ainsi dans la réponse à l'extrait 149, p. 255³). On trouve encore, en appendice, les traductions de l'avant-propos de Reinier Telle en tête de l'édition de 1612, de la dédicace de la *Biblia* de 1551 à Edouard VI, car Castellion y aborde pour la première fois la question de la non punition des hérétiques, des deux *annotationes* de la *Biblia* sur 2 Corinthiens 10, et 1 Timothée 1, et à nouveau de l'*Historia de morte Serveti*, ainsi que de nombreuses annotations. Il ne fait pas de doute que l'Allemagne va entendre parler de Sébastien Castellion grâce à Wolfgang Stämmeler et Uwe Plath.

Genève.

Max ENGAMMARE

Melanchthons Briefwechsel, Série: *Texte*, t. 15: *Nr. 4110-4529a (1546)*, éd. par Matthias Dall'Asta, Heidi Hein, et Christine Mundhenk, Stuttgart-Bad Cannstadt, Frommann-Holzboog, 2014 (= *Melanchthons Briefwechsel. Kritische und kommentierte Gesamtausgabe*, éd. par Christine Mundhenk). 664 p., 17,5 x 25 cm.

La série *Texte* offre une édition soignée des lettres de la correspondance de l'humaniste et théologien luthérien Philippe Melanchthon (1497-1560).

² “*Etymologie du mot Vatican*. On a coutume de dire que le mot Vatican doit son nom aux oracles (*uaticinia*) qui s’y rendaient fréquemment, et que l’on croyait devoir à la divinité qui préside à ce quartier de Rome. Cependant M. Varron, dans ses livres des *Choses divines*, donne à ce nom une autre étymologie. De même, dit-il, que le dieu Aius fut ainsi nommé, et qu’on lui consacra un autel et une statue que l’on voit au bas de la rue Neuve, parce que nos ancêtres entendirent dans ce lieu une voix céleste, de même on appela Vatican (*Vaticanus*) le dieu qui présida aux premiers accents de la voix humaine, car dès l’instant que les enfants viennent au monde, ils prononcent la première syllabe de Vatican ; c’est ce que nous appelons *uagire*, terme qui exprime le premier son qui sort de la bouche des nouveau-nés.” (<http://www.roma-quadrata.com/aulgelle.html#116>; consulté le 15 mai 2015)

³ Et on peut rappeler l'article important d'Uwe Plath sur les annotations manuscrites de Castellion dans son exemplaire de l'*Institutio christianæ religionis* de 1553 : Uwe Plath, “*Sebastiani Castellionis Annotationes ad Johannis Calvini Institutiones Christianae Religionis anno 1553 excusae*”, *Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance* 37, 1975, p. 87-98.

Cette édition est dotée d'un appareil critique et d'une annotation consignait les sources littéraires. Dans la série parallèle *Regesten* (9 tomes parus entre 1977 et 1998), on trouvera, pour chacune des lettres, un sommaire en allemand. Depuis 2010 ces résumés sont accessibles à tous à l'adresse <http://www.haw.uni-heidelberg.de/forschung/forschungsstellen/melanchthon/mbw-online.de.html>.

Le présent tome comporte la correspondance de l'année 1546. Il compte 444 pièces, dont trois nouvelles (les n^{os} 4275a, 4275b et 4403a) encore inconnues du temps de l'élaboration des sommaires. Les échanges épistolaires de ce volume font intervenir environ 130 personnes. Le corpus est essentiellement composé (à 84%) de lettres écrites par M. Cela permet de mesurer toute l'importance que déjà les contemporains attribuaient à celui qu'ils qualifiaient avant même qu'il ne meure de *Praeceptor Germaniae*.

Quatre sujets occupent clairement une place prépondérante parmi les nombreux sujets abordés par cette correspondance de l'année 1546.

De janvier à mars, ce fut le *colloque interconfessionnel* entre luthériens et catholiques ordonné par l'empereur Charles Quint. Il se tint à Ratisbonne entre le 27 janvier et le 10 mars 1546 et fut suspendu par les protestants, indignés de ce que l'Empereur voulait soudain leur interdire de dresser un procès-verbal des discussions (n^{os} 4182, 4184). Contrairement aux colloques précédents du même type, l'électeur Jean Frédéric I^{er} de Saxe décida que M. ne participerait aux débats de rencontre que si cela s'avérait nécessaire (n^o 4111). M. en fut étonné, mais se déclara plutôt ravi de la décision (n^o 4140). Dans l'une ou l'autre de ses lettres, l'on découvre cependant qu'il aurait bien aimé rencontrer l'Espagnol Pedro de Malvenda, l'un des délégués choisis par l'Empereur pour représenter le parti catholique à ce colloque. Malvenda fascinait M. et l'inquiétait tout à la fois (n^{os} 4114, 4116, 4144, 4180). En parcourant les lettres de ce tome, l'on ne peut s'empêcher de se demander si la décision de l'Electeur n'était pas l'expression d'un certain désaveu de M., lequel, à son tour, évoque plus d'une fois dans son courrier le caractère excessif, borné et inconsideré du prince (n^{os} 4417, 4420, 4465, 4495, 4501, 4518, 4520f) et de ses conseillers politiques (n^{os} 4393, 4505, 4507). Particulièrement intéressant est l'instruction que M. établit pour ses collègues saxons dépêchés au colloque (n^o 4115). Celle-ci précise les limites à l'intérieure desquelles une éventuelle entente (à laquelle personne ne croyait cependant) pourrait être acceptable. Il est curieux d'observer que ce fut M. et ses deux collègues de Wittenberg, Johannes Bugenhagen et Caspar Cruciger, qui, bien que ne participant pas au colloque, étaient chargés d'informer en allemand leur prince du déroulement du colloque (n^{os} 4154, 4164, 4182). Ce furent encore eux qui lui conseillèrent de l'interrompre en rappelant ses délégués (n^o 4197); qui lui expliquèrent comment il fallait justifier à l'égard de l'Empereur la suspension des débats (n^o 4253) et qui le prièrent de ne rien entreprendre en vue d'une nouvelle rencontre de ce type, étant donné que de tels entretiens permettaient surtout à l'adversaire de mieux observer les différends existant entre les protestants (n^o 4283).

Entre février et juillet 1546, il est un autre sujet récurrent dans la correspondance de M. Dans la nuit du 17 au 18 février, Luther s'était éteint à Eisleben, alors qu'il était en déplacement. Sa dernière lettre à M. date du 14 février (n° 4158), la dernière que M. lui destinait du 18 (n° 4162), immédiatement après son décès. Ceux qui ne seraient pas informés des tensions d'ordre théologique qui avaient existé entre Luther et M. pourraient s'attendre à ce qu'il y ait dans les lettres de M. publiées dans ce volume de fréquentes ou pathétiques allusions à ce décès. En fait, il n'en est rien. A Joachim Camerarius, qui fut l'un de ses amis les plus proches (n° 4498), M. commença une de ses lettres en rappelant (et c'est révélateur) le principe socratique selon lequel il ne fallait dire que du bien des défunts (n° 4184): c'est donc qu'il aurait pu en dire autre chose... En fait, ce sont davantage les conséquences du décès que la disparition même de Luther que cette correspondance thématise. L'Electeur réclama tout d'abord à M. des inscriptions funéraires (n° 4165). Il exhorta ensuite M. et ses collègues (n° 4169) à étouffer les divergences théologiques susceptibles d'éclater au grand jour après la mort du leader. M. redoutait d'ailleurs lui aussi qu'il y aurait dorénavant encore plus de tensions entre théologiens. Il plaida donc pour l'unité, surtout auprès de ceux qui étaient portés à la confrontation (nos 4183, 4196, 4204). Il estimait que ces derniers feraient bien de préférer la simplicité à la complexité, tout comme le grand Albert Durer, fasciné dans sa jeunesse par la profusion des formes, aurait fini, dans ses vieux jours, par apprécier ce qui était naturel (n° 4499). La disparition de Luther donna évidemment à M. un surplus de travail (nos 4177, 4209). Il fut amené à rédiger une biographie du défunt destinée à introduire le tome deux des *Opera omnia* de ce dernier (n° 4277). Il déploya également une activité en faveur de la famille du défunt. Il fallait régler l'avenir des quatre enfants (nos 4193, 4232, 4263s., 4269, 4293s.) dont il avait été nommé tuteur par l'Electeur (n° 4200). Il fallait enfin assurer l'avenir financier d'une veuve bien décidée à imposer ses propres idées (nos 4274, 4279s., 4325).

Un autre sujet souvent évoqué dans la correspondance de l'année 1546 est le concile de Trente qui venait, en décembre 1545, de s'ouvrir. L'Electeur de Saxe avait prié M. de rédiger un avis sur ce concile (n° 4118). Dans cet avis, celui-ci préconisa l'élaboration d'une *Recusatio* à diffuser en latin, en allemand et en français. C'est bien sûr encore lui que l'on chargea de ce travail (n° 4123). A son ami Camerarius il écrivit, début février, qu'il élaborait le texte de ce traité, mais qu'il s'était décidé de ne pas l'écrire à la façon qui ferait plaisir à la cour de l'Electeur (n° 4142). Cette rédaction ne semble pourtant pas avoir été aisée: le 19 avril, il y travaillait toujours (n° 4239). Ce n'est qu'en juillet que l'opuscule de trente-huit pages in-quarto fut imprimé (VD 16, M 2650). Justus Jonas l'Ancien, pasteur à Halle, fut aussitôt chargé de la traduction allemande du traité (n° 4336). Celle-ci parut vers la mi-octobre avec une préface censée avoir été rédigée par le traducteur (n° 4410). En fait, elle l'avait été par M., comme cela ressort de la lettre n° 4420.

Le thème omniprésent de la correspondance de l'année 1546 est évidemment la Guerre dite de Smalkalde (juin 1546-juin 1547). Au cours des premiers mois

de l'année, on ne sait pas encore si on en viendrait à la guerre ou pas. Ce n'est qu'au courant du mois de juin (nos 4284, 4292, 4295) qu'il devint clair que l'on se dirigeait vers un affrontement entre d'une part l'Empereur catholique Charles Quint et d'autre part la Ligue protestante de Smalkalde dont les ténors étaient le Landgrave Philippe de Hesse et l'électeur de la Saxe ernestine, Jean Frédéric I^{er}. En Janvier, alors que Luther vivait encore, les quatre théologiens de Wittenberg, dont Luther et M., remirent à leur prince un avis relatif à la guerre (n° 4118). Les auteurs y concédaient qu'il serait souhaitable que l'Empereur révoquât de lui-même les édits qu'il avait promulgué en 1521 (à Worms) et en 1530 (à Augsburg) contre les protestants, mais ils soulignaient en même temps qu'il n'était pas loisible d'en exiger la révocation par les armes. Après le décès de Luther, les théologiens restants (dont M.) expliquèrent, dans un avis destiné à leur prince et datant de la fin mai ou de début juin (n° 4276), qu'il valait mieux souffrir que de s'armer en prévision d'une guerre contre l'Empereur aussi longtemps que l'on n'avait pas la preuve que celui-ci en préparait une, mais qu'en cas d'agression de l'Empereur, l'on était évidemment en droit de se défendre. Une fois qu'il était manifeste que l'Empereur allait attaquer, M. admit le droit à la résistance armée (nos 4315, 4319, 4356, 4364, 4380) et même le droit à l'élimination physique du tyran (nos 4314s, 4319). Cependant, on cherchera en vain dans les lettres qu'il écrivit une fois que la guerre avait éclaté le moindre enthousiasme pour celle-ci (un enthousiasme qui aurait pu être nourri par l'espoir d'une victoire ou d'une revanche des princes protestants sur l'Empereur catholique), ni même un intérêt pour celle-ci. Rien de semblable donc à ce que l'on observe par exemple dans les lettres échangées entre le contemporain helvète Heinrich Bullinger (1504-1575) et ses correspondants : des lettres regorgeant de détails parfois encore inconnus relatifs à la guerre et formulant clairement l'espoir que l'Empereur, ce scélérat, finirait par être châtié par Dieu. Chez M., il en est tout autrement. Il subit les événements. Il donne à entendre que la mort lui serait appréciable (n° 4310 – voir aussi 4443). Il ne parvient pas à se réjouir avec ceux qui crient déjà victoire (n° 4345). Ce n'est que dans de rares cas qu'il exprime l'espoir d'une *issue supportable* (il ne parle pas de victoire) pour les siens (nos 4338, 4350, 4420). C'est que cette guerre est pour lui le prélude à la fin de l'Empire (nos 4357, 4366, 4430, 4432); c'est qu'il est également, comme le montre bien sa lettre du 24 juin adressée au riche patricien de Nuremberg Hieronymus Baumgartner (n° 4296), à la fois assez honnête et assez intelligent pour savoir qu'au cours des vingt dernières années plusieurs actions avaient été entreprises (par les protestants) qu'il ne pouvait approuver. Ce qui le consolait – *indépendamment de l'issue de la guerre*, écrivait-il –, c'était la conviction que malgré les erreurs commises, la doctrine entérinée par Dieu avait tout de même été mise en valeur. N'allons pas croire que cette lettre à Baumgartner représenterait une exception. Plus d'une fois M. réitéra de telles réserves par rapport à son parti religieux (nos 4318s, 4320, 4323, 4343, 4420). Il regretta les disputes entre les siens (n° 4310) et le caractère belliqueux de nombre de théologiens et de fonctionnaires protestants (n° 4507). Il reconnaissait que les princes protestants avaient souvent été inutilement hostiles à l'Empereur

(n° 4297); qu'ils s'étaient montrés trop avides de pouvoir (n° 4388); que leur politique n'avait pas été un exemple de modération (n° 4417). Il désapprouvait par exemple (n°s 4458, 4488) le scandale provoqué par l'Electeur de Saxe, lequel, refusant la nomination en 1540 du catholique Julius Pflug à l'évêché de Naumburg, s'était arrogé le droit de nommer en la personne du luthérien Nikolaus von Amsdorf un anti-évêque. M. ne donnait pas pour autant raison au pape ou à l'Empereur. Il ne doutait pas non plus que cette guerre eût une motivation religieuse, même si l'Empereur prétendait le contraire (n° 4305). Comme tous les Allemands, il n'aimait pas ces troupes étrangères importées d'Italie et d'Espagne en Allemagne (n°s 4314, 4319). Toutefois, il n'aurait guère pu écrire (comme le fit Hieronymus Baumgartner, conseiller d'une ville – Nuremberg – qui, pendant cette guerre, n'allait pourtant pas briller par son courage): Puisse Ulrich von Hutten ressusciter d'entre les morts et insuffler force et vaillance à ses compatriotes (n° 4377)! Il est particulièrement intéressant de noter, qu'avant même que la guerre eût éclaté, M. était convaincu que, *quel qu'en fût son issue*, elle ne serait suivie que d'une plus grande confusion (n°s 4318, 4425) et de grands chamboulements (n° 4340); que l'Empereur ne parviendrait pas à ses fins et que l'Evangile finirait par triompher (n°s 4306, 4318, 4324). Dans la guerre, il discernait un châtement divin visant à amender son Eglise (n°s 4334, 4501, 4525); il n'y aura de paix qu'une fois que celle-ci aura appris la leçon (n° 4334).

En rapport avec cette guerre, j'ai été intéressé par plusieurs observations. Au pasteur Veit Dietrich de Nuremberg, M. expliquait, le 13 août, que l'on n'avait pas à traiter en chaire de sujets militaires, pas même de la question du droit à la résistance (n° 4356) – un droit qu'il défendait pourtant. Alors qu'il était lui-même convaincu de la dimension eschatologique de cette guerre, M. refusa l'impression d'un traité apocalyptique à connotation politique prévoyant la fin du monde pour le 12 octobre 1546 (n° 4369). Et Lorsque le prince protestant Georges d'Anhalt lui demanda s'il était loisible de prier pour l'Empereur dans les églises de la Réforme, M. lui fit une réponse très subtile (n° 4461): Il est permis, écrit-il, de prier pour une autorité dans l'erreur, mais pas pour une autorité impie. Toutefois, comme il serait très triste (et donc extrêmement grave) d'en venir à déclarer quelqu'un impie, il valait mieux ne pas se hâter à prononcer un verdict de ce genre. Après tout, l'Empereur pourrait n'être que dans l'erreur. C'est la raison pour laquelle il convenait de le recommander également à Dieu. On cherchera en vain une disposition d'esprit analogue dans les lettres que Bullinger rédigea à la même époque...

Trois documents de ce volume (n°s 4213, 4489 et 4494) illustrent bien combien les Eglises de la Réforme suisse ne discernaient pas les réserves (peut-être faudrait-il même parler de l'aversion) que M. éprouvait à leur égard. Le caractère erroné de la perception helvétique apparaît déjà quand on étudie les correspondances de M. et de Bullinger associées à l'année 1545. M. n'avait vraiment pas goûté la réponse (l'*Orthodoxa confessio*) que les Zurichois avaient opposée en mars 1545 à l'insultante *Warhafft Bekantnuß* de 1544 avec laquelle Luther avait discrédité leur théologie. A la suite du

décès de Luther, Bullinger pria M., par une lettre datée du 1^{er} avril 1546, de tout entreprendre en faveur de l'unité entre les Eglises de la Réforme (n° 4213 – résumé allemand dans *HBBW*, t. 16, p. 293s.). A cette lettre, M. ne daigna pas répondre (voir *HBBW*, t. 16, p. 12s.), tout comme il n'avait pas non plus réagi au courrier du 3 décembre 1544 par lequel Bullinger l'avait invité à se réfugier à Zürich si jamais il venait à être expulsé de Wittenberg en raison de ses divergences avec Luther. Entre-temps, Luther n'était plus. Et voici, qu'à la fin de l'année 1546, l'on imprimait à Bâle (où, certes, l'on ne partageait pas toutes les positions théologiques de Zurich) une comédie d'Aristophane introduite par une courte dédicace adressée à M. et signée par le savant philologue Sigismund Gelenius, originaire de Prag (n° 4494). Cette fois-ci, c'était par le biais d'une dédicace imprimée et donc accessible à tous les lettrés (y compris à ceux qui ne portaient pas M. dans leur cœur) que le professeur de Wittenberg était invité à visiter Bâle, étant donné que cette ville comptait de nombreux et influents personnages soupirant après lui («esse tui cupientissimos»). Sauf que, quelques heures auparavant, le 11 décembre, dans une lettre adressée à son ami Camerarius, M. écrivait redouter que ne se réalisât ce qu'il craignait depuis longtemps, à savoir une coalition des villes du Sud de l'Allemagne et de l'Alsace avec les habitants des Alpes (comprendre les Helvètes et leur associés des Liges grisonnes): ce qui provoquerait – expliquait-il – *une confusion religieuse* et d'horribles insurrections («religionum confusionem et seditiones horribiles»).

Il y aurait bien d'autres points à relever dans cette abondante correspondance de l'année 1546, due à la plume d'un homme comparant son activité épistolaire à celle d'un Sisyphe (n° 4172). Cela ne l'empêchait pas, dans certains cas, de s'acquitter de sa tâche d'épistolier avec plaisir (comme l'illustre la lettre n° 4295a, adressée à un correspondant auquel il venait d'écrire seulement trois jours auparavant) et même d'aider les autres à faire leur courrier (dans ce volume l'on trouve bien une quinzaine de lettres signées par d'autre, mais écrites par M.). Ce qui m'a frappé, une fois de plus, c'est le fait que M. établissait pour les événements de son époque non seulement des parallèles avec des histoires ou des pensées véhiculées par la Bible, mais aussi (et ce bien plus souvent qu'on ne l'observe, par exemple, dans la correspondance de Bullinger) avec des épisodes ou des réflexions transmises par les littératures classique et patristique. Une autre particularité de cette correspondance, c'est qu'elle permet d'appréhender l'important engagement du *Praeceptor Germaniae* en faveur de l'enseignement et des étudiants de l'Allemagne. En 1546, les compétences et les connections de M. furent requises en faveur des écoles ou universités de Greifswald, Halle, Heidelberg, Königsberg, Marbourg, Frankfurt an der Oder et Zerbst, sans parler de sa propre université. Dès l'éclatement de la guerre de Smalkalde, les étudiants commencèrent à s'écarter de Wittenberg (nos 4338s.). Cette émigration s'accrut encore dès l'instant où, en octobre 1546, la guerre provoqua un conflit armé entre les deux Saxons. M. fut alors amené, encore plus que d'habitude, à composer des lettres de recommandation pour des étudiants et des professeurs venant d'horizons

fort divers, parmi eux Matthias Flacius Illyricus (n° 4456) – qui, plus tard, on le sait, allait tant s’acharner contre M. – et le jeune Johannes Crato (1519-1585), originaire de Wroclaw (n° 4408) – lequel allait, à peine quinze ans plus tard, être connu de toute l’Allemagne savante et devenir le médecin particulier de Ferdinand I^{er} (le frère de Charles Quint), avant de devenir aussi celui de son fils, Maximilien II. Ces lettres de recommandation fournissent souvent d’intéressantes précisions à propos du cursus universitaire des étudiants pour lesquels elles avaient été établies.

Encore un détail qui a un rapport à notre triste actualité. La guerre d’alors provoqua comme aujourd’hui des flux migratoires. M., si on l’en croit, aurait lui-même vécu pendant quinze ans avec la peur d’être du jour au lendemain acculé à l’exil (nos 4234, 4522). Le voici donc prenant la plume en un jour du mois de décembre 1546 (n° 4455) pour plaider auprès du prince Georges d’Anhalt la cause des exilés, et ce en lui faisant remarquer (au vu de l’intérêt que ce prince témoignait pour la culture hébraïque) que le mot *Germanus* (Allemand) pourrait peut-être bien dériver de l’hébreu *gerim* (l’étranger)...

Il me reste à souhaiter force et courage aux trois éditeurs qui, grâce au travail assidu et remarquable qu’ils accomplissent dans l’ombre, permettent à ces sources de connaître une sorte de renaissance.

Brugg.

Reinhard BODENMANN

Konstantinopel – Rom – Wittenberg, éd. par Günter Frank, Heidelberg, Ubstadt-Weiher, Heidelberg, Neustadt an der Weinstraße & Basel, Verlag Regionalkultur, 2014 (Fragmenta Melanchthoniana 5), 115 + [5] p., 24,2 x 17,5 cm.

Le présent recueil comporte huit contributions. *Nicole Kuropka* croit pouvoir affirmer, dans un article qui me paraît quelque peu léger, que pour Mélanchthon «le culte rendu à Dieu est enraciné dans l’étude de l’Ecriture sainte, le développement du savoir et l’expérience de vie» (p. 13s.).

Jürgen Krüger présente de façon intéressante la Rome que Luther visita en 1511. K. reproduit tout en les commentant les assertions que Luther fit plusieurs années plus tard à propos de ce séjour romain. Il s’arrête entre autres à la légende de la femme qui, au IX^e s., aurait été papesse, et rappelle comment Luther contribua lui-même à diffuser cette fable. Il relève ce faisant le jugement très positif émis par Luther sur l’Eglise allemande de Rome (laquelle se réunissait à l’époque dans le complexe de l’hôpital) et rappelle l’expérience de doute que Luther raconta avoir faite en gravissant à genou la «Scala santa» de la chapelle de l’ancien palais des papes du Latran.

Dans un article impressionnant, bien conçu et vraiment nouveau, reposant en partie sur l’étude de la correspondance de M., *Inge Mager* nous présente l’époux et le père de famille que M. fut au cours de sa vie. Mager démonte le mythe selon lequel le jeune M. aurait été opposé, voire hostile à un mariage.